

larmes et les prières qui y furent répandues? Et qu'importe surtout le détail des choses, impossible à fixer : la nature est demeurée la même, et elle rend à nos yeux les paysages sur lesquels se sont reposés les regards du Christ.

Lorsque, du sommet du mont des Oliviers, Jérusalem tout entière se découvre au regard, avec ses murailles fauves, sa mer montante de toits et de coupoles, son paysage âpre et désolé; lorsque, au premier plan, par delà les tombes de la vallée de Josaphat, la merveilleuse enceinte du Temple se dessine dans sa splendeur; en face de ce panorama admirable, nulle impression discordante ne vient troubler l'émotion. Peu importe alors que ce soit ici ou là que le Christ ait pleuré sur Jérusalem : une chose est certaine, c'est que d'ici ses yeux plus d'une fois se sont arrêtés sur la cité sainte et l'ont vue telle qu'elle nous apparaît encore. Lorsque au soir, le long des murailles extérieures, dans l'ombre grise déjà du crépuscule, le regard plonge dans les solitudes désolées de la vallée de Josaphat, l'émotion n'est pas moins intense. Sur la gauche, Gethsémané, dans la lumière douteuse, montre ses oliviers centenaires et laisse oublier ses grâces trop apprêtées; à droite, Siloë confond ses maisons grises avec les pentes fauves de la montagne; en bas, les grands tombeaux de Zacharie et d'Absalon dressent au-dessus du val du Cédron leur masse sombre et puissante. Ici encore le Christ a passé. Il y a là un petit pont, seul point où jadis on franchissait le torrent. « Par une soirée de cette même saison, dit Loti dans une belle page, vers la fin d'un jour de printemps comme celui-ci, Jésus, en cet endroit même, a dû passer. La muraille du Temple — devenue celle du Haram es-Cherif — s'étendait là-haut, en ce temps-là comme